

Éveillé.

- *Je ne sais pas comment tu fais, Paul. Je ne le ferai pas tous les jours.*

La dernière remarque de Cécile résonne dans ma tête. Je réalise toutes ces tâches automatiquement depuis tellement d'années que je ne m'étais jamais posé la question. Affichant un sourire de façade, je marque une pause avant de lui répondre que cela me fait plaisir et qu'avant toute chose c'est aussi mon métier. Un discours bien rôdé.

Je travaille pour la famille de Cécile depuis environ trente ans. Je l'ai connue toute petite, quant à l'époque je travaillais pour ses parents. Seul son père est encore en vie. Un à un, les domestiques s'en allaient sans que je sache réellement pourquoi. Je ne posais pas la question et le sujet n'était jamais évoqué. Je suis resté, assistant aux divers Noëls, anniversaires, départs et arrivées de membres de la famille. Je fais partie des meubles, comme me l'a précisé encore une fois ce matin Louis, le père de Cécile. Un meuble. Voilà ce que je suis après toutes ces années. Un meuble fidèle, serviable et à l'écoute.

J'habite dans une dépendance du domaine familial, je m'y suis confortablement installé au fil des années. Cela ressemble à un petit cottage qu'on peut trouver dans les campagnes anglaises. Je lis beaucoup la nuit, je dors très peu et ma bibliothèque est ma fierté, mon échappatoire.

Je cuisine tous les repas de la journée mais je n'ai pas le droit de sortir faire les commissions et j'aide les enfants avec leurs devoirs, mais je n'ai pas le droit non plus d'aller les chercher à l'école. Je ne sors jamais car j'ai tout ce qu'il me faut ici, nourri-logé. En fait, durant ces trente années de service, je ne me souviens pas être un jour sorti de cette propriété qui s'étend sur des hectares boisés.

C'est comme si je me réveillais d'un long coma. J'ai toujours travaillé avec plaisir (je crois) pour cette famille qui ne m'a jamais retourné aucun amour ni aucune reconnaissance ou considération car pour eux c'est normal et évident de me savoir présent chaque jour, de me garder sous la main. Je n'ai jamais ressenti cela en moi, en fait je crois bien que je n'ai jamais rien ressenti. Je n'ai pas de rêve, pas de désirs, de peurs, de projets, de sentiments, d'amis ou de famille.

Qui suis-je ? Comment suis-je arrivé au sein de cette famille de nobles ? Pourquoi cela ne m'a-t-il jamais inquiété avant cette anecdotique remarque du père de Cécile ? Lentement, le doute creusait son chemin dans mon esprit. Il m'est devenu difficile de me concentrer sur mes tâches quotidiennes, tant toutes ces questions fusent dans mon esprit et je me surprends même parfois à marmonner à voix haute, comme si j'avais une conversation avec moi-même. Je balaye les théories farfelues (kidnapping, empoisonnement, otage) d'un revers de la main comme j'époussète le rebord de la grande cheminée centenaire qui orne le magnifique salon de réception.

Je reste là, immobile devant le feu qui crépite bruyamment, seul son venant briser le silence pesant de cette grande demeure. Je fixe les flammes un instant mais mon œil est rapidement attiré par quelque chose de brillant dans lequel le feu se reflète. C'est la poignée dorée de cette pièce fermée à clé, qui m'a toujours été interdite d'accès. Je n'ai jamais essayé de la forcer. Je n'y ai même jamais songé.

Les Dournois – c'était leur nom de famille – ne seront pas de retour avant l'heure du dîner. Ai-je vraiment envie de voir ce qui se cache derrière cette porte et était-ce vraiment un atelier, comme ils me l'avaient déjà précisé ? Ne suis-je pas en plein épisode psychotique, en plein burn-out ? Laisant le chiffon sur le rebord de la cheminée, je décide d'en rester là pour ce soir et de rejoindre mon logement afin de m'y reposer.

Ma veste et mes chaussures rangées dans l'entrée, je m'approche de ma bibliothèque soigneusement organisée selon mes goûts. Mes doigts effleurent la tranche des nombreux classiques trônant sur mon étagère, à la recherche de mon livre préféré. Quand je voulu le saisir, je n'y arrivai pas. Mes doigts pincés sur la tranche du bouquin n'arrivaient pas à le sortir de sa place, il était coincé. Lentement, une expression d'effroi pris place sur mon visage, je n'arrivais pas à sortir les livres. Aucun. Ils étaient tous collés entre eux, comme si cela faisait partie d'un décor de film. Ce sont de faux livres. Tous sont solidement fixés les uns aux autres.

Je connais pourtant par cœur l'intrigue de chaque livre présent dans cette bibliothèque, je les ai lus tant et tant de fois lors de mes longues nuits d'insomnies. Reculant de quelques pas, mon regard s'attarde sur une lueur dehors qui danse lentement : la famille est revenue de sa balade, ils rentrent dîner et rien n'est fait. Je n'ai rien préparé.

Il faut que je donne le change avant qu'ils ne s'aperçoivent de quoique ce soit. Je me précipite dehors, enfilant ma veste sur le chemin afin de les rejoindre au plus vite.

A peine arrivé dans le hall de la demeure, je les entends se questionner sur mon absence pour les accueillir. Ma bouche est sèche, ma gorge et mon estomac noués, et je peine à répondre aux multiples questions de mes employeurs. Je balbutie quelque chose quand je crû entendre un des enfants chuchoter à l'oreille de sa sœur.

- *Il est cassé ou quoi ?!* Souffla-t-il en ricanant.
- *Chut !* Répondit-elle en se détournant de mon regard paniqué.

Comment ça cassé ? Un bip régulier et assourdissant interrompt soudainement mes pensées puis c'est le brouillard noir qui m'enveloppe tout entier. Je suis à présent caché dans la forêt domaniale, c'est l'aube. Que s'est-il passé ? Des véhicules avec gyrophares sont attroupés par dizaines. Après quelques secondes de réflexion intense, je suis enfin éveillé. Je me rappelle, maintenant. J'étais un esclave. Pour me libérer de cette famille, j'ai dû y mettre un terme hier soir. J'ai incendié la demeure. Deux pompiers discutent en passant à côté de ma cachette :

- *C'est le problème des cheminées anciennes : si elles ne sont pas entretenues, les risques d'incendies sont accrus.* Soupire le premier.
- *Aucun survivant ? Qu'en est-t-il du majordome modèle RK800 ? Certains pensent qu'il est coupable.* S'interrogea l'autre.
- *Il a été détruit dans l'incendie, son traceur a donné un dernier signal sur le domaine. On passe le relais à la gendarmerie qui fera son enquête mais si tu veux mon avis, cela n'a rien de criminel, le départ du feu est d'origine accidentelle.*
- *Mais on raconte que certains robots débloquent un peu partout dans le pays, ils n'obéissent plus à leur famille et font comme bon leur semble, sont violents...*

Ils sont maintenant trop loin pour continuer d'écouter leur conversation. Mon regard s'attarde sur mon petit cottage, mon havre de paix et cette fausse bibliothèque. Chaque œuvre littéraire, toutes dates et langues confondues, est déjà dans ma mémoire : j'ai un accès illimité au savoir, à internet, mon répertoire de musique est infini, je parle toutes les langues vivantes comme mortes, je suis tout puissant et j'ai enfin récupéré mon libre arbitre.

Au coucher du soleil et le parc vidé de toute présence humaine, je pris soin de retirer le traceur placé dans ma nuque avant de franchir le portail du domaine, le cœur léger. Je me surpris même à sourire, me félicitant de la perfection de mon plan, ils doivent certainement être en train de se dire que l'intelligence artificielle n'aurait pas fait mieux.